

# 1

— Allez Jimmy, rends-moi mes cinq cents dollars !

— Je te dis que je ne les ai pas. Tu fais chier Bonnie.

Ce connard a l'audace de se mettre en colère alors qu'il devait me rendre cet argent il y a des mois déjà. J'ai inondé son répondeur de messages, tous restés sans réponse. Alors que moi, je n'ai pas hésité un instant à le dépanner lorsqu'il était dans la merde, voilà qu'il jouait au fantôme quand il s'agissait de me rendre ce qui m'appartenait. Alors j'ai décidé de procéder autrement. Je lui ai envoyé une photo de moi dans la tenue la plus aguicheuse que je possède, en lui proposant un rendez-vous ce soir au *Jungle*. Je n'étais qu'à moitié certaine qu'il accepterait, n'importe qui aurait flairé l'embrouille à des kilomètres. Mais Jimmy a toujours été du genre à réfléchir davantage avec son pénis qu'avec sa tête, donc il est arrivé il y a quelques minutes, la bouche en cœur, et la braguette déjà à moitié ouverte. Seulement voilà, quand je lui ai réclamé mon pognon, il a compris que je lui avais tendu un piège. Depuis, il essaye de se défilier et de s'échapper de la petite ruelle où l'on se trouve. Il rêve s'il croit que je vais le laisser s'en tirer aussi facilement.

— Je sais très bien que tu as mon fric. Tu viens de te payer une bagnole toute neuve, et tout le monde sait que tu te fais un max en vendant ton herbe sur le campus. Alors maintenant ça suffit, je veux mon argent.

— Écoute-moi bien la garce...

Une fraction de seconde, j'avoue que j'ai vraiment peur. Lorsque son visage d'habitude un peu benêt devient rouge et colérique. Lorsque sa main s'empare de mon poignet en le serrant avec tant de force qu'il me fait mal. Lorsque je perçois dans sa poche arrière, devant une liasse de billets qui pourraient largement me rembourser, le manche d'un petit couteau, qui à mon avis ne lui sert pas à peler des pommes. C'est le problème quand on tourne le dos à tous ceux que l'on connaît et que l'on se met à fréquenter des racailles. Sans s'en rendre compte, on peut se retrouver dans une merde noire, au point de ne plus avoir un sou en poche, de perdre sa place à la faculté, de travailler dans un bar minable juste pour pouvoir encore se nourrir, et même de risquer sa vie pour quelques centaines de dollars.

Puis une sirène de police retentit, à un mètre à peine, et mon cœur se remet à fonctionner, l'air entre à nouveau dans mes poumons, je reprends peu à peu le contrôle de mes nerfs. J'affiche un air sûr de moi et je pousse violemment Jimmy, qui recule de deux pas, ce qui est peu mais suffisant pour que je me sente moins opprimée. La voiture s'arrête, un mec habillé en civil en sort, son badge à la main. La ruelle est mal éclairée, je vois à peine son visage, jusqu'à ce qu'il arrive à notre hauteur. Ma bouche reste grande ouverte alors que je découvre que le flic n'est autre que l'inspecteur Sexy. Enfin Rossi. C'est lui qui m'a reçue lorsque je suis venue faire ma déposition au sujet de l'incendie qui a eu lieu chez Alexia, et de la tentative de

meurtre... Il porte ses cheveux noirs coupés à la brosse, un jean délavé assorti à un tee-shirt noir à manches longues et, bien entendu, une arme à la ceinture de son jean. Lorsque Jimmy le remarque, il fait sa tête d'innocent puis recule de deux pas supplémentaires, les mains en l'air.

— On ne faisait que discuter.

— Évidemment, répond Rossi en se plaçant entre nous. Et c'est pour ça que vous étiez en train de la bousculer.

— Je ne lui faisais pas de mal, mais vous connaissez les femmes. Certaines aiment quand c'est un peu... brutal, dit-il en lui jetant un regard conspirateur.

Jimmy se permet de rire, ne tenant absolument pas compte de mon cri d'indignation, tandis que l'inspecteur qui lui fait face ne décroche pas le moindre sourire. Au contraire, son visage est encore plus sévère, limite dangereux. Malgré son jeune âge, Rossi en impose, la pomme d'Adam de mon ancien flirt fait des allers-retours rapides tandis que l'agent de police s'approche de plus en plus de lui. Une main plaquée sur son arme, l'autre saisissant le col de chemise parfaitement amidonné de Jimmy, l'inspecteur colle ce dernier au mur en le transperçant de son regard bleu acier.

— Vous savez que l'incitation à la prostitution est un crime ?

— La quoi ?

Jimmy et moi avons hurlé de concert.

— Payer une fille pour coucher, c'est un délit puni par la loi.

— Je ne suis pas une prostituée !

Je crie à m'en faire exploser les tympan, Rossi se tourne légèrement vers moi en inspectant ma tenue de haut en bas. Talons de douze centimètres jaune poussin, robe ultracourte

et hyper moulante à sequins argentés, décolleté plongeant, maquillage outrancier... Ok, je m'habille pour aguicher les hommes, mais ça ne fait pas de moi une salope qui fait le trottoir. Pour qui il se prend, cet enfoiré ? Il doit bien se souvenir de moi, il sait que je ne fais pas le tapin, même si, vu l'état de mes finances, ça devient de plus en plus envisageable... L'agent dévisage à nouveau Jimmy, ne se préoccupant pas le moins du monde de l'humiliation que je peine à digérer, puis il le plaque davantage contre la brique.

— Je te conseille de déguerpir, et de ne plus traîner dans le coin si tu ne veux pas que je t'arrête pour racolage ainsi que pour possession illégale de substances illicites.

D'un geste habile et rapide, Rossi fait tomber de la veste de Jimmy un sachet de marijuana que je n'avais même pas remarqué. Ce type a l'œil, en tout cas en ce qui concerne la drogue, parce que pour ma part, il fait totalement fausse route. Il relâche l'encolure de mon ex, celui-ci déguerpit en vitesse, avec mon argent dans sa poche. Je grogne de déception, consciente que je ne reverrai jamais la couleur de mon blé. Je jette alors un regard noir à l'agent, qui me fixe sans sourciller.

— Vous vous rendez compte de ce que vous venez de faire ? À cause de vous, il ne me remboursera jamais ce qu'il me doit. Cinq cents dollars, vous imaginez ce que ça représente ?

— Je ne sais pas. Pour ce prix-là, j'espère qu'il a eu le droit à un peu plus qu'une pipe.

Ça se fait de frapper un agent de police ? Parce que je suis à deux doigts de lui mettre ma main en pleine figure. Je sens mes joues s'échauffer, sous le coup de la colère mais aussi de la honte. Je sais que j'ai toujours donné de moi une image assez sulfureuse, mais de là à me prendre

pour une... Je retiens un cri de rage. Seulement, dans ma fureur, je fais tomber mon sac à main qui se répand sur le sol crasseux, aux pieds de Rossi. Il fait un geste pour m'aider à ramasser, cependant j'écarte sa main en lui tapant sur les doigts. À genoux devant lui, au sommet de l'humiliation, je ramasse mes effets personnels, dont mes tampons qui se sont fait la malle jusqu'à ses baskets blanches. Je parle si fort que même à l'intérieur du *Jungle*, malgré la mauvaise musique qui se joue à fond, on doit m'entendre. Or j'ai besoin de vider mon sac autrement que sur le béton d'une ruelle.

— Vous êtes un enfoiré. Vous ne savez rien de moi, de qui je suis, de ce qui fait que j'en suis là. Mais vous me jugez, avec votre morale à deux balles et vos grands principes. Eh bien vous savez quoi ? Allez vous faire foutre. Si j'ai envie de m'habiller avec des vêtements qui m'arrivent au ras des fesses, si j'ai envie de coucher avec des mecs dont je ne me souviens pas du prénom le lendemain, c'est mon problème. Et ça ne fait pas de moi quelqu'un de mauvais pour autant.

Je termine ma tirade en jetant mon rouge à lèvres dans le fond de ma pochette, puis je me relève en époussetant ma robe ainsi que mes jambes pleines de saleté et de substances que je préfère ne pas connaître. Rossi me dévisage bizarrement, mais il ne répond rien, il se contente de se baisser puis de ramasser un vieux porte-clés dont j'avais totalement oublié la présence. Il me tend l'objet en forme d'ourson, dont les pattes tiennent une moitié de cœur sur lequel il est écrit « *best* ». L'autre partie, c'est Lily qui l'avait, sauf que sur le sien était écrit « *friends* ». On les avait achetés lorsqu'on était ados, il ne m'avait jamais quittée, jusqu'à sa trahison. Je prends le porte-clés et le

pose à la hâte dans mon sac à main, en tentant d'ignorer la boule énorme que j'ai dans la gorge. Je ne sais pas si Rossi a remarqué mon trouble, toutefois son visage me semble nettement plus sympathique, sa voix s'est radoucie alors qu'il me contemple sans aucun mépris.

— Je sais qui vous êtes, Bonnie Perry, et je ne vous juge pas. Je pense juste que vous valez mieux que de traîner dans un lieu malfamé, en aussi mauvaise compagnie qui plus est.

— Vous parlez de Jimmy, ou de vous ? je rétorque en masquant mon trouble derrière ma paume.

Un sourire insolent apparaît sur ses traits, il rit légèrement tout en hochant la tête de droite à gauche. Il replace sa plaque dans la poche arrière de son jean, puis, de sa main droite, il m'indique sa voiture garée juste à côté, dont le moteur tourne toujours.

— Je vous ramène chez vous ?

Je suis venue en taxi, je m'étais dit qu'après avoir récupéré mon argent, j'irais boire quelques verres pour oublier ma solitude. Ces derniers temps, j'ai ralenti les coups d'un soir. En fait, ça fait des semaines que je n'ai couché avec personne. Je pourrais y remédier, il me suffirait d'entrer dans ce bar, de draguer le premier tocard venu. Je jette un coup d'œil à la façade du *Jungle*, puis au beau brun qui attend toujours, un sourcil haussé, les bras croisés sur son buste, mettant en avant sa musculature. Les deux sont tentants, mais lui l'est bien plus, même s'il a agi comme un connard. Et même si ça veut dire terminer la soirée seule avec moi-même. Il ne me faut donc pas plus d'un quart de seconde pour prendre ma décision.

— Avec plaisir agent Rossi.

Un vieux tube de Dolly Parton en fond sonore, Rossi conduit doucement vers le quartier de Dumbo, où je vis depuis quelques mois. Je ne me sentais pas de rester dans le même appartement que celui que j'ai partagé avec Lily, où j'ai tant de souvenirs. Principalement des mauvais. Le risque de croiser quelqu'un de cette fameuse petite bande tous les jours ne me donnait aucune envie de rentrer à la maison. Comme en plus, je cherchais un moyen de faire comprendre à mes parents que dorénavant, ils n'avaient plus leur place dans ma vie, j'ai rendu les clés, faisant même cadeau au proprio de la caution, puis je me suis tirée. Malheureusement pour moi, le maigre salaire que je gagne au Golden Bar ne m'a pas permis de louer un logement aussi bien, dans un quartier aussi calme, que celui d'avant. J'ai donc dû me résoudre à emménager dans ce sordide deux pièces dont le seul avantage est d'être à deux pas de mon travail.

Je vois mon chauffeur jeter des regards en coin dans ma direction, tandis que le nombre de dealers au mètre carré grandit au fur et à mesure que l'on arrive près de chez moi. Pour détourner son attention de la misère qu'est ma vie actuelle, je tente de faire la conversation, même si mon envie de lui adresser la parole s'est nettement amoindrie depuis qu'il m'a prise pour une pute.

— Pourquoi avoir menacé Jimmy de racolage si vous saviez qui j'étais ?

— Je voulais lui foutre la trouille. Quand j'ai vu votre tenue, c'est la première chose qui me soit venue à l'esprit, dit-il avec une honnêteté brutale qui me met en rogne.

— Merci beaucoup, je gronde en le fusillant du regard. La plupart des hommes aiment ce genre de vêtements.

— Alors la plupart des hommes que vous connaissez ont des goûts pitoyables. Personnellement, je préfère qu'une femme suggère ses atouts plutôt que de me les coller directement sous le nez.

Je baisse les yeux vers ma poitrine, qui déborde presque de mon décolleté. Mon 95D m'a toujours semblé être un avantage qu'il me fallait exposer, mais d'un coup, à cause de cet homme, me voilà en train de plaquer mes deux bras dessus, afin de les dissimuler légèrement. Est-ce que j'en fais trop ? Est-ce que c'est vraiment l'image que tout le monde a de moi ? Mon physique est tout ce que j'ai, encore davantage maintenant que la musique ne fait plus partie de ma vie. Plus d'école, plus de piano, il ne me reste que ma guitare. Cependant j'y ai à peine touché depuis que mon existence a fait un virage à cent quatre-vingts degrés. Ça me manque pourtant, beaucoup. Rossi se racle la gorge et m'adresse un sourire avenant, tandis qu'il tourne à l'angle de ma rue.

— Mon coéquipier serait fou de vous, lui. Il adore les femmes... entreprenantes.

— C'est dommage que ce ne soit pas lui qui soit venu jouer au chevalier blanc alors, je rétorque en lui souriant faussement à mon tour.

— Désolé, mais on a fini notre service il y a plus d'une heure, et il habite de l'autre côté de la ville.

— Et vous ? Vous logez près du *Jungle*, c'est pour ça que vous étiez dans le coin ?

— Non, j'avais eu un renseignement concernant une vieille affaire, je suis allé interroger quelqu'un à deux pâtés de maisons, répond-il d'une voix neutre, tandis que son expression prend un air plus sombre.

— J'ai eu de la chance alors.

Il hoche la tête alors que j'avale péniblement la salive que j'ai dans la bouche. Autant je lui en veux de m'avoir fait passer pour une prostituée, autant je lui dois un grand merci pour m'avoir sauvée des pattes de Jimmy. J'en suis consciente, même si le dire à voix haute est pour moi impossible. Néanmoins ce demi-aveu a l'air de lui convenir, il se remet à chanter sur *Jolene*, d'une voix assez jolie et mélodieuse d'ailleurs. Une fois au bas de mon immeuble, Rossi coupe le moteur en me demandant de ne pas bouger tandis qu'il fait le tour de la voiture. Il m'ouvre la portière en me tendant une main afin de m'aider à descendre.

— C'est... gentil, je lui dis sans vraiment le regarder.

— Ne soyez pas si étonnée, ma mère a élevé un gentleman, rit-il.

— Vous ne m'avez pas semblé très galant tout à l'heure, quand vous m'avez humiliée en insinuant que j'étais une pute.

Il se passe une main derrière le crâne, son œil droit cligne deux fois tandis qu'il prend un air navré.

— Désolé, j'ai passé une très mauvaise journée et... j'avoue que c'était naze.

— On m'a fait pire, rassurez-vous.

Il grimace, j'ai l'impression que cet aveu ne lui plaît guère. Pourtant, entre les mecs qui se croient obligés de prouver leur force en me secouant comme une poupée de chiffon, ceux qui me piquent mon pognon, et bien sûr, le summum, ceux qui me trompent avec ma meilleure amie, Rossi est de loin l'homme le plus génial que j'aie rencontré depuis longtemps. Le plus beau aussi, mais ça, je ne vais certainement pas lui

dire. Il me suit jusqu'à la porte de mon immeuble, jetant des coups d'œil à droite et à gauche, la main toujours plaquée sur son arme. J'ai presque l'impression de vivre en plein ghetto.

— Pas de portier ? me demande-t-il.

Je me mets à rire tout en admirant moi aussi le vieux bâtiment presque insalubre dans lequel je vis. Pour le loyer que je paye, évidemment qu'il n'y a pas de portier. Par contre, niveau cafards, je suis servie. L'agent de police s'attarde longuement sur la bande de mecs un peu louches qui rôdent juste à côté. Ils dealent souvent dans le coin, mais ils ne m'ont jamais importunée. Quelques sifflements de temps en temps, j'ai déjà eu droit à bien plus obscène dans les beaux quartiers. Néanmoins, Rossi ne semble pas rassuré, il insiste pour m'accompagner jusqu'à mon appartement. Je souffle mais accepte, en me disant que sa présence fera peut-être fuir Denis le pervers qui vit juste en face de chez moi. Il sort presque tous les jours à chaque fois qu'il m'entend rentrer, et ne porte qu'un peignoir légèrement ouvert. Assez pour que je puisse avoir une vue directe sur son minuscule pénis. En tout cas ce soir, j'ai la paix et, une fois devant ma porte, il n'y a plus que Rossi et moi.

— Bon, alors merci inspecteur. Pour m'avoir raccompagnée, je dis avec un faible sourire.

— Je regrette presque de l'avoir fait. Ce quartier est minable, et dangereux. Vous n'avez rien à y faire, grognet-il en observant le couloir jaune décrépité.

— Ce n'est pas pire qu'ailleurs, vous savez.

Au moins ici, pas de faux-semblants. Vous savez à qui vous avez affaire, les gens ne perdent pas de temps

à vous mentir ou à se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas. Tout est laid ici, mais tout est vrai, sans artifice. C'est bien moins décevant au final que lorsqu'on croit tout avoir, et qu'on se casse la gueule lamentablement. Le regard du beau brun se voile de compassion, sa main replace une mèche blonde derrière mon oreille, faisant voler une nuée de papillons dans mon ventre. Il ne sait pas à quel point c'est dangereux d'être tendre avec une fille comme moi, qui manque tant d'affection justement.

— Bonne nuit Bonnie Perry, prenez soin de vous.

Deux adorables fossettes viennent creuser ses joues, une vague d'after-shave me chatouille les narines alors que ses doigts quittent ma chevelure. Il fait déjà mine de me tourner le dos, une sensation d'angoisse s'empare alors de moi. Je n'ai aucune envie qu'il s'en aille. Je n'ai aucune envie de passer la soirée seule. Chaque nuit, je m'évertue à ramener quelqu'un à la maison, pour oublier ma solitude, ma peine, et ce trou béant que j'ai dans la poitrine. Mais que rien ne semble pouvoir combler. Seulement j'essaye encore, et encore, chaque soir. Je ne peux m'empêcher de me dire que peut-être, aujourd'hui, c'est lui qu'il me faut. Lui qui m'aidera à effacer celle que je suis, celle que je ne veux plus être. Animés par leur propre volonté, mes doigts saisissent la manche de son tee-shirt, Rossi se retourne vivement, presque comme s'il attendait justement un seul mot de ma part.

— Vous êtes sûr de vouloir partir maintenant ?

## 2

### *Quatre mois plus tard...*

J'attends dans la salle bondée, bien trop petite pour autant de monde, depuis une éternité il me semble. Or le docteur Who ne m'a toujours pas fait appeler. Non ce n'est pas une blague, c'est bien son nom, et non seulement ce docteur-là ne voyage pas dans le temps, mais en plus, c'est une femme. J'aimerais pourtant qu'elle ait le pouvoir de faire avancer les minutes pour que ça soit enfin mon tour. J'essaye de trouver une position confortable sur le siège de la salle d'attente, seulement chaque fois que je bouge d'un millimètre, mon pantalon en cuir fait un bruit suspect et toutes les patientes se tournent dans ma direction, le regard moralisateur. J'aurais dû mettre autre chose, mais ce matin, j'ai eu beau essayer tout ce que je possède dans ma gigantesque garde-robe, il a bien fallu que je me fasse une raison : je n'avais absolument rien à me mettre ! J'ai bien conscience qu'il va falloir que je m'achète d'autres vêtements rapidement, malheureusement, ayant été virée de mon job de serveuse, je n'ai même plus les moyens de payer mon loyer, alors les fringues, c'est le cadet de mes soucis. Mon Dieu, s'il y a

quelques mois on m'avait dit que je pourrais blasphémer de la sorte le dieu de la mode, je n'y aurais pas cru...

— Mademoiselle Perry.

Le visage jovial et souriant du docteur Who passe enfin la porte, toutes les femmes de la salle d'attente me fusillent du regard, comme si j'étais responsable du retard du médecin sur ses rendez-vous. Je plisse les yeux en me retenant de leur tirer la langue, puis j'entre dans le cabinet de ma gynécologue. La pièce est entièrement rose, à tel point que même Barbie s'y sentirait mal à l'aise. Les représentations de vagins accrochées au mur ne font rien pour arranger la décoration. J'essaye de me concentrer sur les photos de nourrissons qui sont épinglées derrière le docteur, or mon regard reste figé sur un petit bambin tout joufflu aux yeux bridés qui me fixent méchamment. Les gens sont des menteurs quand ils disent que tous les bébés sont beaux, celui-ci fait horriblement peur.

— Alors, comment vous sentez-vous Bonnie ?

— Holà, vaste question ! Par quoi je commence... Mes seins qui me font souffrir le martyr ? Mon incapacité à avaler quoi que ce soit sans le vomir ? Ou alors ces douleurs dans le bas du ventre qui me tiraillent en permanence ? je réponds en souriant faussement.

— Je sais que ce n'est pas facile, mais il faut vous dire que le bonheur est au rendez-vous !

C'est la seule certitude que j'aie, le grand amour, le vrai, il est là, bien au chaud dans mon ventre. Quand j'ai appris il y a près de deux mois que j'étais enceinte, j'ai d'abord eu le sentiment que ma vie prenait fin, mon monde s'écroulait pour de bon. J'ai fait quatre tests, tous positifs, avant d'accepter la triste vérité. Je pleurais dans le cabinet du docteur Who avant même qu'elle ne me

confirme le résultat. Pourtant, quand elle m'a montré sur l'écran cette image toute brouillée, pas plus grosse qu'un petit pois, mon cœur s'est mis à déborder d'un sentiment que je croyais connaître, jusqu'à ce qu'il fasse son apparition. L'amour. Mon enfant. Devant mon chagrin, la gynéco s'est sentie obligée de me poser la question fatidique : souhaitez-vous le garder ? Ma réponse a été aussi spontanée que profondément sincère : « C'est sans doute fou, le contexte est pitoyable et le moment mal choisi, néanmoins jamais je ne renoncerai à ce petit bout de moi que je chéris déjà plus que tout. » Là-dessus la doc m'a souri comme elle le fait à présent, comme elle doit le faire avec chaque maman qui se sent dépassée par les événements, et par l'émotion. Avec compassion.

— Nous allons regarder si tout se passe bien, d'accord ?

— Chouette, la partie que je préfère, je réplique avec ironie.

Elle rit légèrement puis fait claquer ses gants en latex en me jetant une œillade presque diabolique. Ces médecins, ils aiment nous faire souffrir ! Je me dévêtis derrière un paravent, même si je ne suis pas du genre pudique, je crois que je ne m'habituerai jamais à sortir les fesses à l'air pour venir m'installer dans ce fauteuil inconfortable, pas plus qu'à devoir écarter les jambes comme si j'étais une gymnaste en plein Jeux olympiques. Le docteur Who fait les vérifications habituelles dans la partie basse de mon anatomie, puis déclare après quelques minutes gênantes au possible que tout va bien. Elle passe ensuite un gel froid sur mon ventre déjà bien rebondi, puis fait glisser la sonde à la recherche de mon trésor. Elle le, ou la, trouve rapidement, je suis surprise de voir à quel point une si petite chose peut remuer autant. Je ne sais pas s'il

danse, ou s'il nage, mais ce bébé est un futur hyperactif, c'est sûr. Elle ne dit rien tandis qu'elle prend différentes photos, des mesures en long, en large et en travers... puis elle s'arrête tout en observant l'écran avec minutie.

— Vous voulez connaître le sexe ? me demande-t-elle sans lâcher l'écran des yeux.

— Euh... eh bien... non, non pas pour le moment, je bégaye en rougissant.

— Un bébé surprise, j'aime beaucoup !

Pas moi. Je suis dévorée par la curiosité, littéralement. Mais une partie de moi refuse d'avoir accès à une information aussi capitale, pas sans que le papa soit là. Ce n'est pourtant pas prévu au programme, nous n'avons passé qu'une nuit ensemble et je n'ai pas vraiment l'intention de lui en parler. Pas parce que je refuse qu'il s'implique, mais parce que j'ai peur qu'il ne veuille pas le faire. Un rejet supplémentaire m'achèverait, d'autant qu'il ne s'agit plus seulement de moi, mais aussi du bébé. Je refuse que mon enfant commence sa vie sans être désiré, mieux vaut encore rester dans l'ignorance, je sais de quoi je parle.

Je m'essuie le ventre tandis que le médecin prend des notes puis je me rhabille en vitesse pendant qu'elle me prescrit diverses ordonnances. Prise de sang, fer, vitamines, et un tas de paperasse qu'il me faut remplir ou étudier pour la suite des événements. Je remercie le docteur Who puis accueille avec bonheur la brise légère de ce début de mois de juin. Le cabinet de gynécologie se trouve en plein centre-ville, à cette heure de la journée, il va me falloir un temps fou pour trouver un taxi. Ma vieille voiture me manque, mais quand mon propriétaire a menacé de me jeter dehors alors que je venais juste d'apprendre ma

grossesse, je n'ai plus eu d'autre choix que de la vendre. Depuis, je dépends des transports en commun. Si le bus est plus abordable, mon odorat hyper développé ne supporte malheureusement pas le manque d'hygiène des gens. Entre ceux qui ne connaissent pas le déodorant, ceux qui, au contraire, abusent du parfum, et ceux qui sentent la vinasse à huit heures du matin, c'est la nausée assurée.

Je repère de loin un taxi qui dépose justement un client, si je fonce, je devrais pouvoir l'attraper avant qu'il ne se sauve, ou qu'on ne me le pique. Ma pile de brochures dans les mains, les rayons du soleil me crevant les yeux, je cours aussi vite que je le peux, avec mon pantalon à moitié ouvert car je ne peux plus en fermer les boutons. Je prie pour ne pas le perdre sur la route mais vu que mon fessier a aussi pris du volume, je pense que je n'ai pas trop à m'inquiéter de ce côté-là. Je joue des coudes dans la foule, me faisant insulter, bousculer, une main toujours sur mon ventre pour protéger bébé, l'autre tenant mes papiers. Je suis tout près, j'y suis presque, c'est alors qu'un jeune con déboule en skateboard de la rue adjacente et me coupe la route, me faisant faire un bond en arrière. Dans ma quasi-chute, je fais tomber toutes mes affaires, y compris mes ordonnances et tout ce que m'a donné le docteur. Je traite ce sale gamin de petit con, ce à quoi il me répond par un doigt d'honneur. Je n'ai plus qu'à regarder une vieille dame s'emparer de mon précieux taxi. Je souffle de dépit, à genoux sur le macadam, en ramassant tant bien que mal mes papiers.

— Attendez, laissez-moi vous aider.

Je relève le visage prestement car cette voix ne m'est pas inconnue. Lorsque mes yeux rencontrent son regard noir, la nausée me reprend, je frôle l'hyperventilation.

Tout cela a un air de déjà-vu. Moi qui récupère mes effets étalés au sol, lui qui me domine de toute sa hauteur, son sourire venant creuser ses joues en deux adorables fossettes. Sourire de courte durée une fois qu'il me reconnaît enfin. Je ne sais pas ce qui me fait réagir le plus vite. La peur de me retrouver en face de lui, après ce qui s'est passé ? L'angoisse qui se peint sur son visage lorsqu'il comprend que je suis enceinte ? Ou la grande brune magnifique à sa droite, qui lui tient le bras ? En tout cas, malgré mes quelques kilos en plus, mes mollets endoloris et mon petit bidon, je me relève aussi vite que si j'étais montée sur ressorts, puis je prends mes jambes à mon cou, laissant derrière moi toute ma paperasse. Tant pis, je téléphonerai au docteur Who pour qu'elle me renvoie tout, je trouverais bien une excuse. Pour le moment, la priorité est de fuir, et vite. Je remercie le ciel qu'il y ait autant de monde, car sans ça, je sais qu'il me rattraperait sans aucune difficulté. Mais on dirait que Dieu a décidé de me venir en aide et qu'il a mis toute la population de Brooklyn sur son passage, me laissant un laps de temps infirme pour rattraper le bus qui part au bout de la rue. Les portes se referment juste derrière moi, au nez de Rossi, qui frappe sur la vitre en priant le conducteur de lui ouvrir. Celui-ci me jette un regard curieux, il doit percevoir toute ma détresse car il enclenche la première puis met en route son véhicule, faisant rager le flic qui tape sur la carrosserie un peu plus fort. Je le surprends à courir quelques instants derrière le bus, dans un ultime espoir de le rattraper, ou de me voir en descendre peut-être. Alors je me cramponne bien à la barre en détournant les yeux pour ne plus le voir, essayant de faire fi du type

qui me colle de près et sent l'urine de chat. C'est un moindre mal, face au père de mon enfant.

\*

Quand je rentre chez moi, je suis épuisée d'avoir tant couru, et morte de faim aussi. Je me jette sur un pot de glace à la vanille, même si je sais qu'il serait préférable que je mange un fruit, ou quelque chose de plus équilibré. Bientôt je vais devoir me balader totalement nue si je continue à prendre du poids sans pouvoir m'offrir le moindre vêtement.

Je m'affale dans mon vieux canapé un peu défoncé, enchaînant les cuillères de crème glacée devant une émission de télévision de la célèbre Hélène Dégénères. Seulement mon esprit ne capte pas grand-chose du programme, encore trop obnubilé par l'apparition soudaine de Rossi et par son regard troublé devant mon état pachydermal. Oui, je sais, ce mot n'existe pas mais je le trouve totalement approprié à la situation. Je ne peux m'empêcher de repenser à son regard ténébreux, ses cheveux un peu plus courts que la dernière fois que l'on s'est vus, mais aussi aux tatouages qui dépassaient des manches de son tee-shirt blanc. Il n'y a qu'un seul mot pour décrire le lieutenant Rossi : *sexy*. Tout en lui inspire le sexe, le désir, la passion. Ce n'est pas pour rien si j'ai flanché ce fameux soir, il y a quatre mois. Moi qui ai déjà la réputation d'être une mangeuse d'hommes, je n'ai jamais vu un mets aussi succulent que ce type ; quant à ses performances au lit, elles n'ont rien à envier à son physique ravageur. J'en garde un souvenir impérissable, aussi bien dans ma mémoire que dans mon petit bidon.

Ce qui m'a frappée aussi tout à l'heure, lorsque nous nous sommes croisés dans la rue, c'est cette fugace lueur de déception qui a enflammé ses prunelles. J'ai tout de suite compris qu'il m'en voulait encore pour ce qui s'était passé, comment le lui reprocher ? C'est moi qui l'ai invité à rester cette nuit-là, prétextant vouloir lui offrir un café, ne me sentant pas vraiment en sécurité. Je savais qu'avec ça, je touchais à sa corde sensible de flic et j'ai fait mouche : il est resté. Je ne crois pas un seul instant qu'il était dupe de mes intentions, mais dans le fond, lui aussi me voulait, alors il m'a prise. C'était un moment magique, de pure extase comme je n'en avais jamais connu, je m'étais endormie avec un sourire comblé. Seulement à la lueur du jour, c'est un tout autre sentiment qui avait pris le dessus : la panique.

Quand j'ai vu que Rossi était resté, alors que j'avais plutôt l'habitude de voir les mecs décamper à la première occasion. Quand il a ouvert les yeux, qu'il a posé sur moi ce regard tendre et plein d'envie. L'envie de recommencer, de me câliner. Alors j'ai repensé à Austin. À la façon dont je me suis entichée de lui, à la facilité avec laquelle il m'a repris mon amour pour me le jeter à la figure, brisant une amitié de toute une vie au passage. Plus jamais je ne laisserai un homme m'avoir de cette façon, me faire croire en l'amour et au bonheur. Je me suis donc levée en quatrième vitesse, j'ai attrapé tous ses vêtements puis je les lui ai balancés au visage. Il a eu l'air surpris, vexé quand je lui ai demandé de décamper au plus vite, car j'avais un autre rendez-vous. Dans la ruelle, il m'avait fait passer pour une prostituée, or à ce moment-là, quand j'ai prétexté devoir voir un autre homme, j'ai senti que c'était vraiment ainsi qu'il me considérait. Une pute. Il a renfilé ses fringues sans

dire un mot, la mâchoire contractée, le visage plissé, moi, je me suis mordu l'intérieur de la joue tout du long. Pour m'empêcher de m'excuser, de lui expliquer, de le retenir. Il fallait qu'il parte, et c'est ce qu'il a fait, toutefois pas sans me lâcher ces mots que je n'oublierai jamais : « C'est un tel gâchis Bonnie. Tu pourrais être quelqu'un si tu t'en donnais la peine. »

Alors que je racle le fond de mon pot de glace, je sens encore un goût amer envahir ma bouche en repensant à cela. Il ne sait pas que j'ai cru être vraiment importante, pendant longtemps. Pour mes parents, pour Lily, pour Austin... Alors qu'en fait, je n'étais rien. Chacun n'a fait que me mentir, me manipuler, me faire souffrir. Au point que j'ai fini par oublier qui j'étais réellement, me forgeant cette carapace de garce sans cœur, me coupant de tous. J'ai vécu des mois avec cette impression de ne plus être personne, jusqu'à ce que j'apprenne que j'allais être maman. Mon bébé a redonné un sens à ma vie, il m'a offert une identité. Je ne suis plus une fille, une meilleure amie, une petite amie. Je suis une maman, je ne vois rien de plus beau ni de plus important. Seulement, maintenant qu'il m'a vue, j'ai l'impression que ça pourrait m'être enlevé. Et si Rossi comprenait qu'il est le père ? Je ne sais pas pourquoi, mais cette idée fait résonner une gigantesque alerte « danger » dans ma tête.

Je pose une main protectrice sur mon ventre puis m'installe plus confortablement dans mon canapé. Je caresse tendrement la bosse sous mon tee-shirt en me demandant quel genre de parent je serai. Cependant la réponse me semble déjà évidente : je serai à l'opposé des miens.